

INTRODUCTION

A. L'IMAGE COMME RÉALITÉ INTERMÉDIAIRE ENTRE OBJET ET SUJET, CONCRET ET ABSTRAIT, PASSÉ ET AVENIR

I. OBJET ET SUJET

Le mot d'« imagination » renvoie à la « psychologie des facultés » ; cependant, il est précieux, car il suppose que les images mentales procèdent d'un certain pouvoir, expriment une activité qui les forme, et supposent peut-être l'existence d'une fonction qui les emploie. Par contre, le terme « imagination » peut induire en erreur, car il rattache les images au sujet qui les produit, et tend à exclure l'hypothèse d'une extériorité primitive des images par rapport au sujet. C'est une attitude courante chez les penseurs contemporains pour qui l'image renvoie à une « conscience imageante », selon l'expression de Sartre. Mais pourquoi exclure comme illusoirs les caractères par lesquels une image résiste au libre-arbitre, refuse de se laisser diriger par la volonté du sujet, et se présente d'elle-même selon ses forces propres, habitant la conscience comme un intrus qui vient déranger l'ordre d'une maison où il n'est pas invité ?

L'aspect d'indépendance et d'objectivité de l'image a frappé les Anciens : Homère, au livre VI de l'*Odyssée*, représente le songe se tenant au chevet du lit de Nausicaa, au moment où Athéna apparaît à la jeune princesse pour l'inciter à aller laver les vêtements sur le rivage où Ulysse

aborde en naufragé. Le songe, avec les figures de rêve qui l'animent, n'est pas seulement ce que nous nommerions un événement subjectif ; il manifeste un pouvoir, une intention, une réalité qui n'a pas sa source dans le sujet mais qui, au contraire, vient à lui et le recherche. L'image qui envahit le sujet est une apparition ; elle peut être plus forte que lui et changer sa destinée par un avertissement ou une interdiction. Elle n'est pas non plus du réel vulgaire et quotidien, mais a une charge de présage ; elle révèle, manifeste, déclare, au-dessus de l'ordre des réalités quotidiennes ; elle est du « numineux », à mi-chemin entre l'objectif et le subjectif. La croyance aux fantômes et aux spectres est peut-être un vestige dégradé de la relation au « numineux » ; mais elle traduit bien et concrétise cet aspect de relative extériorité de l'image. Toute image forte est en quelque mesure douée d'un pouvoir fantomatique, car elle peut se surimposer au monde de la représentation objective et de la situation présente, comme le fantôme est dit passer au travers des murailles.

Les rites d'évocation (*nékuia*), la représentation des disparus par des images, le remplacement temporaire des absents par leur *colosse*, statue qui était honorée comme celui qu'elle représentait, renforçaient par des perceptions la densité des images du monde numineux. Mais il est important de noter que les plus rationalistes des philosophes anciens ont essayé d'expliquer par des causes physiques ce caractère d'extériorité de l'image plutôt qu'à le nier. Lucrèce (*De Rerum Natura*, livre IV), explique par des causes physiques comment de nombreuses images se forment spontanément dans l'atmosphère (vapeurs, nuages semblables à des géants ou à de hautes montagnes). Les simulacres émis jadis par des objets ayant cessé d'exister peuvent se conserver et s'unir les uns aux autres selon les hasards de leurs courses vagabondes ; comme des toiles d'araignée ou des feuilles d'or, ils se soudent les uns aux autres, donnant des Centaures, des Cerbères, des Scyllas : le Centaure provient de la soudure des simulacres provenant d'un cheval et d'autres simulacres provenant d'un homme. Dans le calme de la nuit, ces simulacres, faibles et anciens, peuvent émouvoir l'âme, qui ne reçoit pas de stimulation intense ; la vision de l'esprit est semblable à celle des yeux. Les simulacres qui produisent les rêves existent réellement, bien que les êtres dont ils sont issus aient disparu ; l'erreur du rêve consiste seulement à attribuer une vie actuelle à l'objet qu'ils représentent ; si nous croyons voir bouger les figures de rêve, ce n'est pas parce qu'elles vivent actuellement (IV, 767-776), mais parce que nous recevons un grand nombre de simulacres successifs représentant des attitudes progressivement variées, ce qui restitue l'impression de mouvement. — Une telle explication,

entièrement objective et objectiviste, respecte la charge d'extériorité et de relative indépendance des images par rapport au sujet. C'est seulement à partir du XVII^e siècle que la description des images en termes de subjectivité s'est imposée.

En fait, les images ne sont pas aussi limpides que des concepts ; elles n'obéissent pas avec autant de souplesse à l'activité de la pensée ; on ne peut les gouverner que de manière indirecte ; elles conservent une certaine opacité comme une population étrangère au sein d'un état bien organisé. Contenant en quelque mesure volonté, appétit et mouvement, elles apparaissent presque comme des organismes secondaires au sein de l'être pensant : parasites ou adjuvantes, elles sont comme des monades secondaires habitant à certains moments le sujet et le quittant à certains autres. Elles peuvent être, contre l'unité personnelle, un germe de dédoublement, mais elles peuvent aussi apporter la réserve de leur pouvoir et de leur savoir implicite au moment où des problèmes doivent être résolus. Par les images, la vie mentale contient quelque chose de social, car il existe des groupements, stables ou mouvants, d'images en devenir. On pourrait supposer que ce caractère à la fois objectif et subjectif des images traduit en fait ce statut de quasi-organisme que possède l'image, habitant le sujet et se développant en lui avec une relative indépendance par rapport à l'activité unifiée et consciente.

2. CONCRET ET ABSTRAIT

L'image n'est pas une réalité sans forces, sans efficacité ni conséquences ; dans la méditation et le recueillement, les images que la conscience admet peuvent n'être pas virulentes, et ne posséder qu'un faible « pouvoir idéo-moteur ». Mais, dans l'action, dans les situations contraignantes, intenses, pleines de danger, de besoins, de désirs ou de crainte, les images interviennent avec force. Montaigne, Pascal, avaient noté combien la pompe des grands apporte de prestige à ceux qui s'entourent de gens d'armes et de tumulte. L'intensité des stimulations sensorielles et des réactions spontanées apporte un pouvoir moteur à l'image de la justice, de la force armée, etc., même quand ces aspects concrets sont seulement évoqués et non perçus. Malebranche se défait du pouvoir des imaginations fortes, car il savait combien l'image intervient dans la conduite de la vie. Spinoza a décrit la servitude humaine et a trouvé dans la connaissance inadéquate que donnent les images un des principes de cette servitude (voir l'analyse de la jalousie, en particulier).

Le cheminement vers la liberté commence avec la connaissance selon l'ordre des causes.

Dans les situations d'urgence et d'inquiétude, ou plus généralement d'émotion, les images prennent tout leur relief vital et amènent la décision ; ces images ne sont pas des perceptions, elles ne correspondent pas au concret pur, car, pour choisir, il faut être à une certaine distance du réel, ne pas se trouver déjà engagé ; le semi-concret de l'image comporte des aspects d'anticipation (projets, vision de l'avenir), des contenus cognitifs (représentation du réel, de certains détails vus ou entendus), enfin des contenus affectifs et émotifs ; l'image est un échantillon de vie, mais elle reste partiellement abstraite à cause de l'aspect lacunaire et partiel de cet échantillon. Dans le choix d'une profession, l'échantillon de vie que donne l'image de chaque profession envisagée possède des éléments d'anticipation (élan vers les voyages, recherche du pouvoir...) qui sont des amorces d'activité en suspens, des données cognitives (exemple de ceux qui exercent cette profession, modèles), enfin un retentissement affectif (impression de sécurité, de pureté...). En ce sens, l'image, comme intermédiaire entre l'abstrait et le concret, synthétise en quelques traits des charges motrices, cognitives, affectives ; et c'est pour cela qu'elle permet le choix, parce que chaque image a un poids, une certaine force, et que l'on peut peser et comparer des images, mais non des concepts ou des perceptions. Grâce à cette synthèse qu'opèrent les images, les moyens deviennent homogènes aux fins, tandis que la pensée conceptuelle les en sépare. On peut choisir une activité en pensant à l'image du train ou de l'autorail qui nous permettra d'aller dans la ville où l'on doit exercer cette activité.

La pensée abstraite est surtout un frein, un moyen de refus : elle calcule et montre les inconvénients, les conséquences lointaines ; les perceptions provoquent un entraînement par la situation ; seule l'image est en fait régulatrice, car elle est assez abstraite pour dégager le sujet des situations prégnantes et assez concrète pour fournir un échantillon ayant chance d'être fidèle. La meilleure situation pour le choix est celle qui permet la formation et l'usage d'images réellement mixtes, également abstraites et concrètes, ce qui implique, par rapport à l'objet, une distance moyenne. Chez l'enfant se constituent de telles représentations semi-concrètes des personnes qui vivent à moyenne distance (les éducateurs, les camarades), et de telles représentations jouent un rôle déterminant dans l'organisation de la conduite, en devenant des modèles. Les réalités trop purement quotidiennes et concrètes ne peuvent devenir aussi fortement normatives : nul n'est prophète en son pays.